

# Le siège de Belfort et la campagne de l'Est [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **19 (1874)**

Heft 23

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-333789>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 23.

Lausanne, le 5 Décembre 1874.

XIX<sup>e</sup> Année.

SOMMAIRE. — **Le siège de Belfort et la campagne de l'Est.** (Suite.) — **Les manœuvres de campagne en France.** (Suite.) — **Nouvelles et chronique.**

## LE SIÈGE DE BELFORT ET LA CAMPAGNE DE L'EST.

(Suite.)

Sur ces nouvelles le général Werder décida la concentration immédiate de toutes ses forces autour de Vesoul. En même temps une petite division combinée, sous le général Debschitz, partit de Strasbourg pour Belfort. L'évacuation de Dijon se fit le 27 décembre, très précipitamment, en y laissant deux ambulances avec environ 450 hommes.

Avisé de cette retraite, Cremer marcha aussitôt en avant, entra à Dijon le 31 décembre et continua à suivre les traces de Werder vers le nord par Fontaine-Française. Il allait atteindre Champlitte, quand il fut rappelé, le 4 janvier au soir, vers Dijon pour agir plus près du gros de l'armée, qui n'était pas en état d'aller si vite.

Ce gros se concentrait péniblement autour de Dole, Dampierre et Besançon. Il avait été renforcé du 15<sup>e</sup> corps, porté en chemin de fer sur Besançon et au-delà dès le 31 décembre, du 24<sup>e</sup> corps, nouveau corps d'armée sous le général Bressoles, formé en bonne partie à Lyon, et d'une division de réserve sous le capitaine de vaisseau Palu de la Barrière. Avec la division Cremer, cela faisait un total d'environ 140 mille hommes et 400 pièces, dont on trouvera le détail aux annexes (IV<sup>e</sup> tome de l'ouvrage du colonel Lecomte).

Dans ce chiffre ne comptait pas le corps de Garibaldi, de 13 à 14 mille hommes et 6 batteries, qui restait plus ou moins indépendant, avec la mission de couvrir la gauche de l'armée. A cet effet il devait être porté à un effectif environ trois fois plus fort<sup>(1)</sup> et s'établir à Dijon.

Les marches de campagne proprement dites commencèrent vers le 2 janvier, en même temps que plusieurs conseils de guerre, tenus à Besançon, en fixaient définitivement la direction. Le gros de l'armée, 18<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> corps, dut se porter directement de Besançon sur les positions de Vesoul—Villersexel, où des concentrations allemandes étaient annoncées. On chercherait à écraser leur gauche, vers Villersexel, et à les couper de Belfort. Pour faciliter l'opération, la division Cremer ferait des diversions sur

(1) De plus de 40 mille hommes et 90 pièces, dit M. de Freycinet dans l'ouvrage déjà cité : *La guerre en province*, page 229.

l'autre aile et finalement la tournerait en s'avançant par Dijon de Gray sur Vesoul. Du même coup elle concourrait avec Garibaldi à flanquer la gauche de l'armée, dont la droite s'appuyait à la région du Doubs. En réserve suivrait le 15<sup>e</sup> corps arrivant peu à peu de Bourges en chemin de fer.

Ce plan était excellent dans l'ensemble ; il valait certainement mieux que plusieurs autres recommandés de Bordeaux ou de Besançon et organisant un éparpillement trop prôné après coup, quand on eut souffert d'encombrement. Mais dans l'exécution ce plan fut traversé par beaucoup de misères. Elles tinrent en majeure partie au rigoureux hiver, obstruant les chemins d'amas considérables de neige, au peu de cohésion de troupes trop jeunes et au désordre des services des subsistances et des transports. Tout cela occasionna de fâcheux entrecroisements et de déplorables lenteurs dans une marche qui aurait eu besoin d'une grande célérité.

Le 24<sup>e</sup> corps s'avança au nord, entre le Doubs et l'Ognon, sa gauche appuyée à cette dernière rivière. Il s'ébranla de Besançon sur Marchaux et Corcelles le 5 janvier.

A sa gauche, le 20<sup>e</sup> corps partit de Dampierre les 2-3 janvier, passa l'Ognon à Vorey le 5, moitié sur la glace, moitié sur des ponts rétablis et marcha sur Montbozon et Esprels.

Plus à gauche le 18<sup>e</sup> corps, venant d'Auxonne, passa l'Ognon les 2 et 3 janvier à Pesmes, aussi sur la glace et sur des ponts improvisés, et marcha sur Rioz, puis, en majeure partie, derrière le 20<sup>e</sup> corps, sur Montbozon et Esprels.

Enfin à l'extrême gauche la division Cremer, par suite de divers accidents d'état-major, ne partit des abords de Dijon sur Gray et Vesoul que le 8 janvier. Ainsi elle allait manquer au premier rendez-vous.

En effet à ce moment le général Bourbaki atteignait Rougemont au milieu de ses corps ; son centre et sa droite arrivaient en face de l'ennemi ; le lendemain ils engageaient une vigoureuse affaire, dite :

*Combat de Villersexel (9 janvier 1871).*

Dès les premiers jours de janvier le général Werder avait pris position autour de Vesoul, veillant par d'actives reconnaissances aux mouvements ennemis venant du sud. Il y faisait aussi veiller, sur le front de Belfort, par le général Treskow, avec qui il se reliait au moyen d'un détachement à Lure. Pendant quelques jours il resta dans une grande incertitude. De tous côtés des bandes de francs-tireurs étaient signalées, et il dut s'attendre à trois éventualités également possibles : Ou à être attaqué à Vesoul, l'ennemi voulant se diriger de là sur Nancy ; ou tourné par sa gauche pour être isolé de Belfort devenant le premier objectif de Bourbaki, ou tourné par sa droite, par Langres, sur les communications de

Paris. Dans le premier cas Werder tiendrait solidement Vesoul de front ; dans les deux autres il attaquerait les Français en flanc. Des dépêches du grand état-major de Versailles semblaient incliner vers le mouvement français sur Langres. Des dépêches de Treskow et de l'ambassadeur prussien à Berne, général de Röder, penchaient au contraire pour le mouvement en masse sur l'autre aile, sur Belfort. Le 7 janvier cette dernière hypothèse prit décidément le dessus dans l'esprit du général Werder. Il en avisa aussitôt Versailles, en annonçant qu'il se proposait d'assaillir la gauche des échelons français en marche, et il ordonna quelques mouvements préparatoires dans ce but. Une réponse télégraphique du général de Moltke l'autorisa à cette attaque, en lui ordonnant, pour le cas où elle échouerait, de se baser sur l'Alsace, et pour le cas où les Français se rabattraient sur Langres et sur les grandes communications des masses allemandes, de suivre leur mouvement. Ce mouvement serait contenu de front par le VII<sup>e</sup> corps alors en route sur Châtillon, qui serait renforcé, si besoin était, d'un autre corps d'armée.

Un redoublement de reconnaissances pendant toute la journée et la soirée du 8 confirma et précisa les renseignements de la veille. Elles signalèrent entr'autres l'arrivée des masses françaises vers Villersexel et l'occupation de ce village, le 8 au soir, par de la cavalerie et de l'infanterie, qui s'y retranchaient. Aussitôt le général Werder fit mettre tout son monde en marche à l'est par des ordres du 9 janvier, à 3 heures du matin, disant :

« L'ennemi a occupé fortement Villersexel et retiré ses avant-postes d'Echenoz-le-Sec. A gauche le gros de la division badoise Glümer marchera par Vy-les-Lure sur Athesans. Au centre la division Schmeling sur Villersexel, tenant son gros en arrière vers Aillevans pour passer ensuite l'Ognon sur des ponts jetés vers Senargens. A droite le général Goltz, sa cavalerie sur les Monnins et Valleroy-le-Bois, le gros sur Noroy-le-Bourg. En réserve une portion de la division badoise, brigade Keller, fournissant aussi un détachement d'arrière-garde à Vesoul avec éclaireurs contre Langres jusqu'à Combeaufontaine et un détachement pour aller au plus tôt renforcer Treskow vers Conthenans, par Lure, Roye, Lyofans, Béverne.

Le commandant en chef marchera par Noroy-le-Bourg sur Aillevans, ordinairement près la division Schmeling. »

Les mouvements commencèrent entre 4 et 5 heures du matin, par une forte neige tombante.

A 9 heures l'action s'engagea devant Villersexel. L'avant-garde de la division Schmeling, brigade Treskow II, essaya d'enlever les abords du pont de l'Ognon. Ces abords avaient en effet été bien barricadés et garnis de tirailleurs, dès la veille, par la division

Segard, 3<sup>e</sup> du 20<sup>e</sup> corps, entr'autres par les mobiles de la Corse sous le colonel Parent. Ils tenaient solidement aussi le beau château et le parc de M. de Grammont.

La première attaque prussienne échoua. De part et d'autre des batteries firent feu. Le gros de la division Schmeling renforça son avant-garde, qui reprit l'offensive de front et de flanc. Vers 11 h. la plus grande partie de la ville était aux mains des Allemands ; ils y capturèrent environ 300 mobiles de la Corse, dont le colonel s'était fait bravement tuer, et quelques francs-tireurs, qui avaient vaillamment défendu le château.

Dans les entrefaites le général Werder, arrivé sur la hauteur au sud d'Aillevans, remarqua, sur toutes les routes, des colonnes de marche françaises, qui avaient fait demi-tour pour se diriger sur Villersexel. Une forte colonne entr'autres venait de St-Ferjeux. C'était le gros de la division Segard, du 20<sup>e</sup> corps ; elle se reliait à gauche à la division de l'amiral Penhoat, du 18<sup>e</sup> corps, s'avancant par la route de Cuse, rive gauche de l'Ognon, tandis que la division Pilatrie, aussi du 18<sup>e</sup>, remontait la rive droite par Esprels.

Pour faire face à l'orage qui s'annonçait ainsi, le général Werder rappela le détachement badois en marche sur Lure ; il fit avancer sur Aillevans le gros de la division badoise pour tenir sa gauche ; à sa droite le général Goltz sur Marat et Moimay, moins deux bataillons gardés en réserve à Villersexel. Quant à la division Schmeling, elle se porta en avant par la gauche, en franchissant l'Ognon sur un pont jeté au sud de Longevelle. De là elle s'avança sur les hauteurs de St-Sulpice, puis de Breuleux, faisant jouer toutes ses batteries contre les pièces françaises établies sur la colline des Magny.

Vers 1 heure après midi les colonnes Pilatrie s'avancant par Esprels, soutenues de deux batteries, attaquèrent la brigade Goltz vers Marat ; le feu devint très vif sur les deux rives de l'Ognon. Au prix de fortes pertes le général Goltz parvint à se maintenir à Moimay, en faisant front au sud contre ces attaques répétées du 18<sup>e</sup> corps français. Le chef d'état-major, lieutenant-colonel Leszczinski, lui amena quelques renforts et resta auprès de cette brigade, tandis que le général Werder alla diriger personnellement l'action à Villersexel. Là, vers deux heures après midi, il reconnut, quoique le combat eût relativement faibli, qu'il n'y avait pas moyen de continuer la marche offensive sur la rive gauche de l'Ognon, vu les nombreuses forces françaises en opérations sur les deux rives. Il ordonna au général Schmeling de rappeler ses avant-gardes déjà en route sur Villers-la-Ville et Villargent, d'occuper faiblement Villersexel, pour se préparer à l'évacuer pendant la nuit dans la direction de Lure, qui était à la fois la ligne principale de retraite et la meilleure communication avec les troupes de Belfort.



Ces ordres furent, paraît-il, assez mal exécutés en ce qui concerne l'occupation, puis l'évacuation graduelle de Villersexel. La garnison du château et du parc, fournie par le régiment du colonel Nachttigall, détachement Goltz, fut trop affaiblie au profit de la lutte qui se continuait vers Moimay, et avant que ces positions importantes aient pu être réoccupées par la division Schmeling, elles furent reprises par les Français, entr'autres par les troupes de l'amiral Penhoat.

Le général Schmeling fit arrêter quatre de ses bataillons et les lança, sous le colonel Loos du 25<sup>e</sup> de ligne, à la reprise du château. Un combat acharné s'engagea alors sur ce point et dans les maisons environnantes ; il se prolongea jusqu'à la nuit et se continua au clair de lune sur un épais tapis de neige. Les hommes de la 4<sup>e</sup> division de réserve parvinrent enfin à rentrer dans le parc et à se loger au rez-de-chaussée et au premier étage du château, d'où ils tirèrent contre la garnison française, tenant toujours les caves et les combles. Vers 10 heures l'incendie éclata sur plusieurs points, et amena bientôt des écroulements fatals aux nombreux blessés gisant dans tous les recoins du château et de ses dépendances. Après minuit, quand tout était redevenu tranquille dans la ville, la division Schmeling se replia sur Aillefans, pour prendre position, en vue de nouveaux combats le 10, sur la ligne Aillefans—Longevelle—Villafans—St-Sulpice, sur les deux rives de l'Ognon

Du côté de la droite allemande, le général Goltz n'avait pas eu moins à lutter. Quoique renforcée de la 2<sup>e</sup> brigade badoise, dirigée par le divisionnaire Glümer, et de l'artillerie de corps, il ne tint qu'à grand peine les villages de Marat et de Moimay contre les attaques du 18<sup>e</sup> corps français, dont quelques-unes furent vaillamment dirigées par le général Bourbaki, souvent au plus fort du feu. A la nuit le gros de Goltz se replia sur Aillefans, et les Badois plus à droite sur Oppenay et Oricourt, où furent appelés les détachements de Vesoul. Sur les deux ailes le combat avait ainsi duré environ douze heures.

Les pertes, moins grandes qu'on pouvait le supposer d'après la longueur de l'action, se montaient, du côté des Français, à environ 2000 hommes, dont environ 200 tués, 500 prisonniers, le reste de blessés ; du côté des Allemands à 424 hommes tant tués que blessés.

Le 20<sup>e</sup> corps français, à la droite ou en réserve, n'avait pris qu'une minime part à la journée. Le 24<sup>e</sup> corps, à l'extrême droite, la division Cremer et le 15<sup>e</sup> corps, trop en arrière, n'y avaient eu aucune part. Le concours de ces trois corps eût bien changé le résultat ; en vérité le retard qui les frappa fut fatal à la France. « La destinée nous accablait encore, dit un officier du 15<sup>e</sup> corps,

dans un ouvrage que nous avons déjà cité. La neige s'était mise à tomber avec violence et encombrait les voies ferrées ; d'un autre côté les compagnies de chemins de fer, qui n'avaient été prévues que fort tard, par mesure de sûreté, du mouvement qui se préparait, n'avaient pas eu le temps de réunir un matériel assez considérable pour le transport de l'armée. D'ailleurs la voie de Vierzon et de Bourges à Nevers et de Nevers à Chagny était déjà fort encombrée. Depuis très longtemps, elle assurait seule nos communications avec l'est et rien n'avait été prescrit pour la mettre en état de suffire à un aussi prodigieux transit. Ses employés de tous grades se multipliaient, ils ne pouvaient répondre toutefois à tant d'exigences. L'embarquement s'était fait avec rapidité et méthode, mais les trains se succédant à intervalles très rapprochés, il arriva que des arrêts accidentels à l'est de la ligne se répétèrent en s'exagérant et en se multipliant encore d'autres arrêts non prévus, jusqu'à l'ouest. On vit par un froid de 10° à 12° des trains s'arrêter pendant dix et quinze heures en rase campagne. Les malheureux soldats, souvent parqués dans des wagons à bestiaux, descendaient sur la voie pour préparer leurs aliments au milieu d'effroyables bourrasques de neige. Quand ils stationnaient en plaine, ils pouvaient voir, les uns devant les autres, à perte de vue, des trains espacés de un à deux kilomètres. Les corps n'avaient reçu au départ que deux ou trois jours de vivres ; ils durent se pourvoir, dans les villages qui avoisinaient le chemin de fer, de moutons qu'on dépeçait sur les remblais, pendant que les soldats essayaient d'allumer des feux avec du bois humide coupé au loin.

» C'est ainsi que certains régiments mirent 100 et 120 heures à opérer en chemin de fer le trajet de Vierzon à Besançon. Dans de telles conditions, il aurait été, pour ainsi dire, préférable de porter la moitié des troupes en avant par la voie de terre. Combien de soldats sont morts de froid dans ce trajet ! Le convoi du 15<sup>e</sup> corps, qui s'est lentement acheminé le long des routes encombrées de neige, n'a pu rejoindre l'armée que pendant sa retraite sur Pontarlier.....

» ..... Le 15<sup>e</sup> corps arrivant à Besançon, la 1<sup>re</sup> brigade (Minot) de la 1<sup>re</sup> division, commandée par le général Durrieu, avait trouvé dans la gare, au moment où elle s'apprêtait à descendre des wagons, qu'elle n'avait pas quittés depuis son départ de Bourges, deux jours avant, un ordre du général Rolland, capitaine de vaisseau commandant à Besançon, qui lui prescrivait de poursuivre sa route jusqu'à Clerval. Le général Durrieu, qui marchait avec la brigade, avait été dirigé sur Besançon et non sur Clerval. Il y eut une longue discussion à ce sujet, et le général, fort indécis, consentit à pousser jusqu'à Clerval ; malheureuse idée dont il devait

se repentir, la gare de Clerval n'ayant ni magasins, ni quai de débarquement. Elle est d'ailleurs sur la rive droite du Doubs, au milieu de quelques maisons ; la ville est de l'autre côté de la rivière. Le pont avait été détruit. C'est aux abords de cette gare que vinrent s'accumuler des wagons sans nombre, qu'il fallut décharger avec des peines inouïes, pendant que le 15<sup>e</sup> corps commençait à se ressentir du manque de vivres. Le malheureux général Durrieu commençait à donner des preuves visibles d'un dérangement des facultés mentales. Les souffrances et les privations subies par ses troupes achevèrent de troubler sa raison. Son chef d'état-major, le commandant Chevalier, suppléa le plus qu'il put à cette vacance du commandement, qu'on cacha pendant quelques jours aux soldats. Le général Durrieu fut provisoirement remplacé par le général Minot, commandant la 1<sup>re</sup> brigade, ensuite par le général de cavalerie Dastugue.

» Aussitôt arrivée à Clerval, la 1<sup>re</sup> brigade de cette division traversa le Doubs dans des chalands et s'installa au milieu des montagnes de la rive gauche, dans des villages perdus sous la neige, à Saint-Georges-les-Clerval et à Antheuil. Quelques francs-tireurs opéraient déjà de ce côté dans la direction de Pont-de-Roide<sup>(1)</sup>. »  
(A suivre.)

---

## LES MANŒUVRES DE CAMPAGNE EN FRANCE.

(Suite.)

*Première période (du 8 au 12 septembre).*

*27<sup>e</sup> brigade contre la 25<sup>e</sup> brigade.*

Pour la première période des manœuvres, l'hypothèse était la suivante : la 13<sup>e</sup> division fait partie d'un corps qui, venant du nord, a pénétré dans la vallée de la Saône ; elle veut s'emparer de la ville de Gray et empêcher la concentration des troupes ennemies en menaçant Besançon. Dans ce but, le général Jeanningros, commandant ce corps, établit son quartier-général à Combeaufontaine et détache sur la rive gauche de la Saône la 25<sup>e</sup> brigade, avec mission d'observer les troupes qui peuvent être cantonnées sous l'appui de la place de Besançon, de les combattre au besoin et de gagner Gray, si c'est possible. De son côté, le général commandant la 14<sup>e</sup> division, dont le quartier-général est à Besançon et dont la division est en formation, envoie la 27<sup>e</sup> brigade, qu'il a sous la main, pour s'opposer, si c'est praticable, au mouvement de l'ennemi.

Les deux brigades mixtes en présence sont ainsi composées :

25<sup>e</sup> brigade (général de la Mariouse) : 21<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 35<sup>e</sup> de ligne, 15<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, une batterie d'artillerie, un détachement du génie.

27<sup>e</sup> brigade (général de Montmarie) : 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 60<sup>e</sup> de ligne, 133<sup>e</sup> de ligne, 9<sup>e</sup> hussards, deux batteries d'artillerie, un détachement du génie.

Le 8, les deux brigades étaient placées de la manière suivante :

25<sup>e</sup> brigade : 15<sup>e</sup> chasseurs à cheval et 21<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied à Vellefaux, avec ses avant-postes à Chazelot et à la ferme de Laverottes.

(1) C. Farcy. Histoire de la guerre de 1870-1871. Pages 451-456.